

## La blanche colombe.

Mes pauvres amis ! Je suis une jolie colombe blanche.

Mes pauvres amis ! Je suis plutôt en voie de disparition. Capture et chasse obligent. M'apercevoir dans ce qui reste de la nature, c'est une quête impossible.

Mes pauvres amis, bon courage !

Néanmoins, savez- vous que je suis peinte, sculptée, filmée. On me trouve à l'infini, sur des médailles, les monuments...

Et oui ! Pauvre malheureuse que je suis !

Je suis le symbole de la paix.

Et croyez-moi ou non, je passe d'inoubliables moments de stupeur et de cafard devant la méchanceté et la violence des pauvres créatures que vous êtes et dont je suis l'infortunée représentante.

Je ne puis me montrer actuellement sans provoquer rires moqueurs et sarcasmes.

Inutile de prendre cet air étonné ! Vous ne vous rendez même pas compte de votre décrépitude.

Enfin me voici hors service, hors d'usage, inutile, désespérée, invisible. J'ai disparu dans les nuages de vos indifférences. Je figure encore sur quelques-uns de vos emblèmes. Celui de l'UNICEF par exemple.

Non mais ! Faut pas pousser ! Toute colombe a ses limites.

Mes pauvres amis, savez- vous combien d'innocents meurent dans ce monde victimes de votre avidité et votre bêtise sous ma bannière.

Moi, je serais vous, je changerais de symbole. La noire corneille, ça vous dit ?

Mes pauvres amis, les choses étant ce qu'elles sont, la blanche colombe se retire et d'un léger battement d'ailes vous salue bien.

**Isabelle BERNEDE**

\*\*\*\*\*

## **Je suis une taupe.**

Je suis une taupe. Mais, attention, pas n'importe quelle taupe ! une taupe marsupiale. Je vis dans un désert de l'Ouest australien. Je ne dérange aucun humain, je ne creuse pas dans les jardins !

Vous ne me verrez que très rarement ... peut-être après une averse, car, comme toutes les taupes, je réside sous terre. Je n'y vois rien, d'ailleurs les vestiges de mes organes de la vue sont minuscules. Je n'ai pas non plus d'oreilles, juste des petits trous cachés dans ma fourrure. Ma tête forme un cône jusqu'à mon museau.

Moi, la taupe marsupiale, je suis très coquette avec ma fourrure crème pâle aux reflets dorés. Ma poche marsupiale s'ouvre vers l'arrière. Eh oui ! sinon, elle se remplirait de sable quand je creuse !

Ma vie se déroule dans le désert de Tanami, où j'ai vu le jour, voilà déjà trois années. Hier, au détour d'une galerie que j'avais creusée avec mes puissantes pattes fouisseuses, je sentis une odeur ... comme une émanation de musc qui se mêlait aux effluves tenaces du sable chaud.

Quelqu'un ou quelqu'une aurait emprunté mes couloirs ? Serait venu consommer mes insectes et mes larves ? Aurait vidé mon garde-manger ? Ou peut-être est-ce un serpent qui veut ma peau ? Ah ! dans quel monde cruel vivons-nous ! Je vais suivre cette senteur pour en avoir le cœur net.

Je repris alors ma déambulation dans mes grands appartements. Mon nez me guidait. Soudain, d'une galerie latérale, le même relent de musc vint caresser mon museau. C'était plutôt une odeur agréable. Alors, je baissais ma garde et me laissais approcher. Nous fîmes connaissance. Ce mâle a la même taille que moi. Ses caresses ont la même force que les miennes. Il m'est sympathique, cet animal ! Et je crois que c'est réciproque car il ne m'a pas quittée de la nuit, ni son odeur tenace. Jamais personne ne m'avait fait autant de câlins !

A l'heure où je vous raconte mon histoire, il a disparu ! Peu importe ! Dans un mois, j'aurai trois ou quatre marsupiaux qui occuperont toutes mes nuits. Ils ne verront rien, comme moi, mais ils sentiront tout ... sauf l'argent, car l'argent n'a pas d'odeur, dit-on. Quant à moi, j'aurai accompli mon devoir écologique de taupe marsupiale, j'aurai reproduit l'espèce, alors je pourrai mourir en odeur de sainteté.

**Geneviève BUSSCHAERT**

\*\*\*\*\*

## S'envoler

Je suis né par un beau matin de printemps dans un tout petit espace douillet avec, blottis contre moi, un frère et une sœur. La plupart du temps, nous étions protégés par une grande toile foncée. De temps en temps, elle se repliait sur elle-même et je voyais alors apparaître un grand bec au bout duquel pendait un mets délicieux dont l'odeur me faisait ouvrir le mien pour l'accueillir avec délectation. Tout était partagé en trois. Pas de jaloux !

Mes journées s'écoulaient dans la douceur des jours et je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. J'entendais très peu de bruits hormis quand tous les membres de ma famille se mettaient à trompeter à qui mieux mieux ; mes yeux qui commençaient à deviner les nuances, devenaient de plus en plus performants. C'est ainsi que je découvris que nous habitions tout en haut d'un pic montagnard rocailleux d'où la vue s'étendait à des kilomètres à la ronde sur une vallée profonde où j'appris vite à repérer des proies nécessaires à ma subsistance mais, pour ce faire, il fallait voler ! Mon frère et ma sœur n'étaient guère plus courageux que moi pour s'élancer dans le vide même si le charmant petit duvet qui nous recouvrait au départ avait été remplacé par de grandes et magnifiques plumes dont nous étions particulièrement fiers. Il fallut bien pourtant s'y résoudre car il n'était pas question de jouer au Tanguy chez papa maman.

Ainsi donc, un matin, on sentit que le grand jour était arrivé. Bien sûr, nous avons fait quelques tentatives sur terrain plat mais elles se soldaient par des atterrissages patauds après de piètres envolées. Le mieux était de s'élancer vraiment et seuls nos parents savaient à quel moment de notre développement nous serions capables de déployer, de manière innée, les réflexes nécessaires. Ils tournoyaient autour de nous pour nous inciter à les rejoindre. Le ciel était bleu, le vent léger, nos serres étaient plantées dans un petit bout de terre et nous hésitions. Ce fût ma sœur qui sauta la première. Je crus vraiment qu'elle allait chuter et s'écraser dans la vallée mais soudain ses grandes ailes se déployèrent et je la vis planer, tournoyer et virevolter. C'est alors que, blessés dans notre orgueil, mon frère et moi, nous nous élançâmes à notre tour. Quel bonheur ! Quelle sensation extraordinaire de pouvoir ainsi circuler librement dans l'air, sans aucun obstacle, sans aucun danger ! La curiosité m'entraîna à descendre très bas dans la vallée et là, je découvris de drôles d'animaux, certains plus petits, d'autres plus gros que moi et la plupart sans ailes ou bien quelques-uns qui en avaient et volaient aussi mais étaient minuscules. J'étais le maître du monde mais la retombée de cet exploit fut que j'allais désormais devoir me débrouiller seul !

Le temps de la séparation était venu mais nous ne demeurâmes jamais très loin les uns des autres et il nous arrivait même parfois de nous associer pour attraper une proie difficile que nous partagions ensuite. La vie était belle. J'étais jeune, vigoureux, un peu tête brûlée et je commençais à être bien connu dans les environs pour semer la panique dans les prairies mais j'étais loyal et n'attaquait que pour subvenir à mes besoins.

Je commençais aussi à avoir envie de fonder à mon tour une famille et j'avais déjà croisé une aigle magnifique mais elle avait un comportement assez étrange : elle était perchée sur le bras d'un être humain qui lui disait par signes de partir. Elle s'envolait haut et loin jusqu'à l'endroit où je croisais son chemin puis exécutait quelques voltiges et revenait se poser sur son perchoir humain après avoir survolé en rase motte les têtes de spectateurs ravis. Elle était donc dans le milieu du spectacle, logée et nourrie avec nombre de nos congénères qui eux aussi étaient un jour tombés dans les pattes des dresseurs. Logée et nourrie, éventuellement soignée si nécessaire, elle avait une vie réglée et tranquille même si son logement fermé par des barreaux ne respirait pas trop la liberté. J'eus alors l'envie de lui offrir une vie, à mon sens plus heureuse, en l'enlevant de cet endroit où elle s'étiolait. Chaque soir, je trompais la surveillance du gardien pour venir lui conter fleurette devant sa triste couchette et je lui parlais de la vie que je voyais pour nous deux. Elle avait très peur de suivre le plan que j'avais élaboré mais l'envie et l'amour furent les plus forts et, par un bel après-midi d'été, devant une foule qui attendait les exploits de la demoiselle, on la vit s'envoler, s'envoler, haut, toujours plus haut, loin, toujours plus loin et ne jamais revenir.

Bien malin aurait été celui capable de la rattraper ! C'est ainsi que commença notre belle vie, en faisant un pied de nez aux hommes qui en rêvent mais ne savent pas voler !

**Françoise CARTRON**

\*\*\*\*\*

## Loki

Je porte avec fierté le nom de Loki – Dieu nordique de la malice pour vous autres ignares - chaque jour est l’occasion de prouver au monde que je le mérite royalement. L’importance de mon rôle en tant que magnifique spécimen mâle de la noble race des félins ne saurait être appréciée à sa juste valeur par des êtres aussi inférieurs que vous, les humains. Vous avez non seulement le culot de nous appeler « chats domestiques », alors que nous sommes génétiquement pratiquement des tigres (« Oui Mōssieu ! »), mais, de surcroît, vous refusez de nous considérer comme les divinités vivantes que nous sommes. Hélas, le temps des pharaons est révolu ! Nous en sommes réduits à trôner sur les coussins de canapé pleins de poils (« Non, ce ne sont pas les miens, du tout ! ») et sur les dessus d’armoire sombres et poussiéreux (« Tu peux toujours me chercher, crétin à deux pattes ! »).

Heureusement que le dédain de notre regard impérial est toujours aussi intense pour exprimer notre mécontentement absolu devant votre stupidité et vos mauvaises manières. Vous faites bien de nous servir et de nous honorer par des actes de dévotion réguliers, sinon nous ne vous aurions pas laissé survivre sous notre règne.

Je dois reconnaître que les deux humains qui m’ont fourni ma demeure et rendu un territoire à dominer sont « passables », niveau caresses et gratouillis. Je leur donne des coups de griffes de temps en temps car un bon vassal doit savoir rester sur ses gardes et vivre dans la crainte de mes châtiments (ce mot ne s’est pas construit ainsi par hasard). S’ils sortent de chez moi, où j’ai la générosité de les laisser habiter et profiter de mon estimée compagnie, je les suis en miaulant avec vigueur pour leur rappeler que je suis le centre de leur misérable existence. Chaque objet de la maison devra aussi être testé par mon auguste postérieur.

Je travaille activement à les éduquer aux bonnes pratiques, comme la « chasse à tout ce qui bouge », en laissant partout des traces de carnage bien senties (organes, têtes, queues, plumes etc.) ; le « rentré à n’importe quelle heure de la nuit » (je trouve qu’ils dorment trop !) ; le « griffage de toute surface éventrable », et le « marquage de territoire régulier », sur le canapé, le lit, la voiture, mes serfs eux-mêmes, et toute autre surface m’appartenant de par mes droits de souveraineté naturels. Pour l’instant, ça n’a pas l’air de prendre. Je trouve que leur comportement laisse pas mal à désirer : comment osent-ils ne pas me laisser manger dans leur gamelle, me bouger quand je dors sur eux, avoir l’audace de m’emmener chez le vétérinaire aux mains baladeuses (« Oui, je suis castré, et alors ? Ça n’enlève rien à ma virilité supérieure ! ») ... Quelle déplorable vulgarité !

Mais, pas d’inquiétude, je vais passer le reste de ma sublime existence à leur rappeler qui je suis et comment me servir au mieux, moi qui porte si dignement le nom du Dieu Loki.

**Noisette GEY**

\*\*\*\*\*

## Au musée

Je suis très fier de ma position actuelle, là, au cœur du Musée National de Paléontologie : chacun des brins de mon ADN s'émerveille chaque jour devant les yeux admiratifs ou apeurés des enfants qui tournent autour de mon squelette. Ces petits humains bipèdes me rappellent les minuscules reptiles sans défense qui parcouraient les prairies, sur leurs pattes arrière, du temps de ma jeunesse, il y a si longtemps... Il y a des millions d'années, racontent les chercheurs hominidés.

Mais je vais vous raconter depuis le début. C'est par un beau jour de la nouvelle lune après la grande inondation que je suis sorti de mon œuf, le premier de la couvée, m'a dit Diplodette, ma mère, en me forçant à me mettre debout parmi les hautes herbes. Ce que j'ai vu d'abord, après avoir cassé la coquille avec mon bec corné, c'est son immense cou qui me cachait le soleil. Puis mes quatre frères et mes trois sœurs sont arrivés à leur tour dans ce monde. Le lendemain, nous avons fait la connaissance de notre père, passé nous voir rapidement avant de repartir aussitôt vers d'autres horizons. J'ai été impressionné par sa superbe couleur verte, son immense taille, ses pattes gigantesques qui laissaient des traces géantes dans la vase du marécage.

Dès le premier jour, ma mère nous a appris à nous cacher dès qu'elle nous avertissait, d'un petit cri strident, pour nous signaler un danger, surtout l'approche du terrible tyrannosaure dont une famille sans pitié hantait les parages. Mais nous ne devons jamais nous éloigner du nid familial, sous peine de risquer notre vie. Ainsi, j'avais à peine quelques jours lorsque Diplo n°5, le plus intrépide de notre bande et le moins obéissant, s'est fait avaler tout cru pour être parti gambader tout seul un peu trop loin. Maman Diplodette a pleuré un peu et nous nous sommes tous tenus à carreau pendant quelque temps. Elle nous amenait chercher l'herbe la plus tendre et nous la suivions à la queue leu leu, mettant nos petites pattes trop courtes dans les traces laissées par ses énormes extrémités. Ainsi, nous avons grandi très vite, notre cou s'allongeait de jour en jour et nous étions très contents de voir la forêt au-dessus des ajoncs et des arbustes. J'aimais beaucoup jouer avec Diplo n°2, nous inventions des toboggans sur de larges feuilles de nénuphar, nous faisons des loopings, accrochés à une liane pendante.

Au bout de quelques mois, j'étais le plus grand de la famille, j'étais très fier des écailles qui commençaient à pousser sur mon dos et sur mon cou. Un jour, Maman Diplodette a décidé que je pouvais désormais aller seul à la recherche de la nourriture, car les herbes séchaient sous le soleil ardent et nous allions bientôt en manquer. J'ai dit au revoir à tous et suis parti droit devant, à l'aventure, en suivant un sentier tracé par les autres habitants du coin. Le premier soir, j'ai eu très peur en sentant la terre trembler sous les pas du Tyrex qui approchait. Vite, je me suis enfui en me plaçant contre le vent pour qu'il ne sente pas ma présence, comme ma mère m'avait appris ! Il est passé sans me voir à la poursuite d'une autre proie et je me suis promis d'être plus vigilant à l'avenir.

L'année suivante, j'ai rencontré la belle Diplosie, dans une autre vallée et nous avons construit ensemble un nid d'amour bien à l'abri dans les roseaux. Elle a pondu quatre beaux œufs tachetés et nous les avons couvés à tour de rôle. Puis lorsque les petits sont nés, je suis reparti à mon tour, lui laissant le soin de leur transmettre toute son expérience.

Mais un jour fatidique, le sort a voulu que s'arrête là ma courte vie. Après un déluge de pluie durant des jours, l'eau avait envahi toute la région. Il y eut un terrible orage et la foudre s'abattit sur moi. Je roulai au fond du marais et la vase ensevelit peu à peu ce qui restait de mon corps, qui dormit là sous les sédiments pendant que la terre se peuplait de nouveaux êtres qui allaient bientôt dominer le monde de leur puissance.

C'est ainsi qu'un jour, un jeune savant chercheur-paléontologue-homo-sapiens découvrit du bout de sa truelle un os fossilisé de ma patte arrière gauche, aussitôt, il appela ses compagnons et tous se mirent à pousser des exclamations émerveillées, en poursuivant leurs recherches à coups de pinces, de prises de croquis, de photos... Etiquetés, répertoriés, emportés par avion à l'autre bout du monde, mes restes furent ensuite réassemblés à l'aide de vis, de colle synthétique, de câbles, de fils de toutes sortes et mon squelette entier fut exposé à la curiosité des visiteurs... Pour combien de temps... pour l'éternité ?

**Marie-Thérèse LABORDE**

\*\*\*\*\*

## Je suis sauvé

Je m'agrippe à l'écorce, cours de branche en branche, saute d'un arbre à l'autre, la moustache et les oreilles au vent, la queue en panache.

Sous la caresse d'un rayon de soleil, entre deux branches, j'attrape un gland que je grignote avec délicatesse. Rassasié, je repars à la recherche de nouvelles denrées.

Oh, voici une noix qui s'offre à moi. Rien à droite, rien à gauche, rien en haut, rien en bas, pas de danger. D'un bond, je m'en saisis et pars enfouir mon butin dans une de mes caches pour l'hiver. Celle sous la vieille souche du chêne. Nonchalamment, après avoir lavé mon museau, je repars à la recherche de nourriture de stockage.

En chemin, je rencontre mon ami roux gris et nous partons dans des courses poursuites amicales, passant d'arbre en arbre, de pont en tunnel, volant de cime en cime. Agrémenté de poses de frotte-museau et de douceur.

Soudain une ombre, un glissement dans l'air. Vite, courir, se cacher, courir plus vite, s'aplatir, se rendre invisible.

Il est là dans le ciel, tournoyant, ses cercles se rapprochent de plus en plus, ils sont de plus en plus serrés. C'est ma dernière chance de lui échapper, il va piquer.

D'un bond, j'atteins le passage qui me ramène à mon nid, frôlé par une aile gigantesque. Je me roule en boule, épuisé mais en vie. Je m'endors encore tout tremblant, je suis sauvé.

**Hélène MITTANCHEZ**

\*\*\*\*\*

## Faux-semblant

Elles sont venues, elles sont toutes là, les espèces présentes à ce forum de la biodiversité, en ce début de printemps pour organiser la réaction face au changement climatique. J'entends cette lancinante musique qui me rappelle que, qualifié de parasite par mes camarades, je ne suis pas vraiment le bienvenu. Habitué aux brimades voire à telle insulte, comme mes ancêtres, j'esquive d'un coup d'aile les maux de ces détracteurs. Parasite, disent-ils, car soi-disant que je ne participerai pas aux travaux des colonies.

Je ne me plains pas car il fut une époque où j'étais constamment piégé afin que je ne m'accapare pas les ressources emmagasinées par les butineuses, pour ne pas spolier tout le miel stocké.

On me reconnaît par ma morphologie. En fait, je dois mon appellation à ma forme assez proche du vrai, notamment au niveau de ma taille. Un abdomen beaucoup plus arrondi et plus gros, comparé à celui des travailleuses du fait qu'il pèse approximativement deux fois plus lourd qu'une tâcheronne.

Je dois rester fier car je joue un rôle primordial. Certes, je suis venu au monde par parthénogenèse gamophasique, c'est-à-dire que je suis né d'un ovule non fécondé, ce qui fait mon originalité. En termes plus simples, j'ai donc une mère, mais pas de père. Je suis un « porteur de gènes ». J'assure la diversité génétique, les mâles, dont je suis, circulent librement d'un logis à l'autre.

Dans cette assemblée diverse, je décide de prendre la parole pour y rappeler quelques principes justifiant mon existence.

Sachez, mes camarades, que je nais environ sept semaines après l'installation de ma colonie. Ce qui est exceptionnel, j'atteins ma maturité sexuelle après deux semaines. Quand bien même je participe à certaines tâches collectives, l'essentiel de ma vie concerne l'accouplement, qui dit mieux ? L'accouplement se fait dans des endroits spécifiques où l'on se rassemble entre mâles. Je meurs quelques minutes après mon appariement. Mon système reproducteur reste effectivement accroché à la reine, à l'image d'une ouvrière qui perd son dard après avoir piqué. Si je n'arrive pas à m'accoupler, je disparaîs de mort naturelle ou peut être chassé par les femelles. Ma durée de vie varie d'un à deux mois.

C'est malgré tout plus joyeux qu'un élevage intensif de lapins dans le Gers !

Appelez-moi faux bourdon.

**Jean-Philippe THIERY**